

Chapitre 15 : Maître Ancelin

Par Beauvais

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).
[Voir les autres chapitres](#).

La matinée de Polack débuta de la manière la plus triviale qui soit : il fut arraché au sommeil par une sensation de faim dévorante. Dans les méandres de son songe, il se voyait en train de dévorer une créature à carapace, dont l'enveloppe chitineuse cédait sous la pression de ses mâchoires. La chair crue, délicatement aromatisée, glissait de sa bouche vers son estomac en un flot savoureux. Il lui fallut quelques instants pour réaliser que ces pulsions carnassières, ces envies de déchiqueter et d'engloutir, ne provenaient pas de lui-même. C'était en réalité Kamelio qui manifestait son impatience pour le premier repas de la journée.

Polack ouvrit les yeux et aperçut aussitôt l'auteur des intenses projections psychédéliques qui avaient perturbé son repos. Kamelio, installé sur sa poitrine, le fixait de ses yeux reptiliens affamés.

— Non, mon ami, cela ne fonctionnera pas ainsi, mais uniquement de cette manière ! déclara-t-il, tout en transmettant à Kamelio les images d'un homme faisant sa toilette, s'habillant, puis se dirigeant vers une table garnie de mets, suivi par Kamelio tenu en laisse.

Kamelio accepta de bonne grâce la laisse improvisée que Polack confectionna en combinant un ceinturon et un foulard, qu'il enroula délicatement autour du cou trapu de l'animal avant d'y fixer solidement la ceinture. L'étrange créature, dont la peau écailleuse reflétait doucement la lumière ambiante, ne manifesta aucun signe d'inconfort face à ce dispositif rudimentaire. Kamelio patienta avec sérénité pendant que le Sergent achevait ses préparatifs, ses yeux ambrés observant chaque geste avec une intelligence presque déconcertante. Polack vérifia une dernière fois la solidité du nœud et tous ces préparatifs terminés, ils s'aventurèrent à travers la base, à la recherche de la cantine, dont l'emplacement n'était pas clairement indiqué.

Cependant, les arômes caractéristiques de porridge, de viandes grillées et de charbon en combustion les guidèrent sans difficulté vers leur destination. Le réfectoire où les étudiants prenaient leurs repas occupait un bâtiment allongé et bas, stratégiquement situé au cœur même du vaste complexe de l'Académie.

Pour la plus grande satisfaction de Polack, la salle demeurait presque déserte, la majorité des étudiants n'ayant pas encore regagné l'établissement après leur période de congés. Seules deux petites tables étaient occupées : l'une par deux d'individus à l'expression maussade et ensommeillée, qui suivirent Polack des regards empreints d'une certaine hostilité; l'autre, tout près de la fenêtre, par Jo, qui se trémoussait d'impatience sur sa chaise, lui faisant de grands

gestes pour qu'il le rejoigne.

En apercevant cette lueur quasi maniaque dans les yeux de Jo, Polack frémit, anticipant déjà le déluge de paroles et l'interrogatoire qui l'attendaient. Son seul espoir était de parvenir à avaler quelque chose avant que la conversation ne l'en empêche complètement.

Il poussa un soupir, prit le plateau-repas des mains de la cuisinière mal réveillée, renfrognée et fort peu aimable, puis se dirigea vers Joseph. Il était sur le point de le rejoindre quand un obstacle imprévu se matérialisa devant lui : l'un des deux énergumènes qu'il avait repérés en entrant lui bloquait maintenant le passage. Polack tenta de l'éviter, ne souhaitant pas s'engager dans une altercation dès son premier jour. L'individu se déplaça également pour lui couper à nouveau la route. Le Sergent releva alors la tête - car l'importun le dépassait largement en taille - le fixa droit dans les yeux et déclara d'un ton relativement aimable :

— Nous nous connaissons ? Vous désirez quelque chose ? Peut-être pourriez-vous attendre que j'aie fini de déjeuner ?

Le Gorille, comme Polack le surnomma intérieurement, fit un geste à peine visible et le plateau de Polack s'envola, dispersant la nourriture sur le sol et les tables voisines.

— Oui ! Certainement ! ricana le Gorille, après le petit-déjeuner c'est parfait, et tu viens justement de terminer le tien, mon petit Die ! Et tu vas nous confier ce qu'un nobliau fait dans notre repaire de traîne-savates et de ploucs ? J'en suis sur le cul ! Et tu daignes même me parler ? Tu as dilapidé toute ta fortune aux dés ? Ton tuteur t'a coupé les vivres ? Peut-être maintenant nous, les péquenots, serons dignes de ton auguste attention ?

Le quidam attrapa sans aménité Polack par le bras et tenta de le serrer assez suggestivement contre lui, commettant ainsi une terrible erreur.

Deux événements se déroulèrent quasi simultanément : Polack, dont la vision était presque entièrement obscurcie par un voile noir de colère, réagit instinctivement selon les techniques apprises durant sa formation militaire. D'un mouvement précis, il exerça une traction sur le bras de son adversaire, exploitant habilement le poids et la force de ce dernier pour le projeter violemment au sol.

Tandis que le malheureux agresseur, encore sonné, tentait de reprendre ses esprits et de comprendre par quel prodige il se retrouvait allongé par terre à nettoyer le carrelage avec son dos, Kamelio bondit féroce sur sa poitrine. L'animal planta profondément ses griffes dans la chair de l'homme et émit un grognement menaçant, dévoilant une rangée de dents acérées comme des lames de rasoir, prêtes à déchiqueter au moindre mouvement suspect.

Polack inspira profondément, relâchant la tension dans ses poings crispés. Il se rappela qu'il n'était pas venu chercher querelle avec ces jeunes recrues. Pour lui, qui avait traversé les

épreuves d'une existence entière, participé à de véritables affrontements, pleuré des frères d'armes et regardé la Faucheuse droit dans les yeux, ces Cadets n'étaient que des adolescents cherchant à asseoir leur autorité en s'attaquant à plus vulnérable qu'eux. Ils ignoraient totalement à qui ils avaient affaire. Sans s'attarder davantage, il siffla Kamelio et prononça en se dirigeant de nouveau vers la cuisinière pour se procurer un autre plateau :

— Laisse-le Kamelio, ne bouffe pas cette bidoche avariée, tu risques de t'intoxiquer !

— Bidoche avariée ! entendit Polack, un hurlement ressemblant à celui d'un bison blessé. Tu vas voir, résidu de fausse couche !

Il sentit une poussée vigoureuse dans le dos et s'étala brutalement sur le sol. C'était le compagnon du malheureux Gorille qui avait décidé de se joindre aux réjouissances.

Comme au ralenti, Polack observa la scène se déployer devant lui : Kamelio bondissant sur l'imprudent avec une férocité animale, Jo accourant vers eux en serrant les poings avec détermination, et l'agresseur initial se relevant péniblement avant de se jeter sur lui avec une rage renouvelée.

La bagarre qui s'ensuivit n'avait rien de chevaleresque. Les chaises traversaient l'espace en sifflant, les tables massives se renversaient dans un fracas assourdissant. Kamelio grondait avec férocité, ses yeux injectés de sang fixant sa proie, tentant de labourer de ses griffes les imprudents. Pendant ce temps, Polack et Jo, pris dans cette tempête de violence, distribuaient des coups avec l'énergie du désespoir tout en encaissant ceux de leurs adversaires. L'air s'emplissait de jurons étouffés et du bruit sourd des corps heurtant le mobilier ou le plancher. La scène revêtait un caractère sauvage et primitif. Soudain tout s'arrêta et une voix tonna :

— Que se passe-t-il ici ? Cadet Runs ! Cadet Trevise ! Cadet Otelm ! Recrue Joseph ! C'est quoi ce bordel ! Une bagarre ! L'animal enragé ! Le mitard pleure à chaudes larmes en vous attendant !

L'écheveau, qui peu de temps auparavant hurlait, griffait et mordait dans un enchevêtrement chaotique de pieds, mains et griffes, finit par se désagréger, révélant quatre antagonistes et Kamelio. Leurs vêtements étaient déchirés, leurs visages renfrognés portaient les stigmates du combat : égratignures profondes et hématomes qui commençaient à se colorer. Même Kamelio présentait quelques écailles arrachées et boitait.

La fureur qui les animait quelques instants plus tôt semblait s'être momentanément apaisée par le seul grondement de cette voix.

Polack se redressa, se mit au garde à vous devant le nouveau venu, qui n'était autre que le

Chef Elvis, et prononça :

— Cadet Runs demande l'autorisation de s'expliquer !

— Autorisation accordée, mais il me semble qu'il n'y a rien à expliquer !

— Aucune bagarre, simplement une démonstration amicale de quelques prises et techniques de défense contre les animaux sauvages que j'ai apprises durant mon voyage.

— Cadet Runs, repos ! Démonstration amicale ? Et évidemment vous n'avez pas trouvé d'endroit plus approprié que le réfectoire ? Vous quatre, nettoyez-moi ce bazar immédiatement ! Demain matin, sept heures précises, je vous attends tous au gymnase pour évaluer ce que vous avez appris ! Et vous, Cadet Runs, débarrassez enfin vos anciens quartiers de vos frusques et fanfreluches, l'intendant s'en plaint !

En marmonnant « Démonstration amicale, mais bien sûr ! », le chef Elvis quitta les lieux.

Les adversaires se dévisagèrent un instant avec méfiance, puis celui qui ressemblait à un gorille se dirigea vers le fond de la pièce, bousculant Polack de l'épaule, et gronda :

— Surprenant, tu n'as pas mouchardé..., puis il se retourna et tendit la main à Polack en ajoutant, je m'appelle Otelm et celui avec l'œil au beurre noir et les cheveux noirs, c'est Trevis.

Polack avec un certain soulagement serra la main tendue, puis celle de Trevis, avant de présenter Joseph, et même Kamelio.

Trevis tenta de caresser la tête du petit animal combatif, manqua y laisser les doigts et marmonna :

— Tu as un sacré gardien là...

Tout en conversant, les jeunes gens commencèrent le ménage, car désobéir aux ordres de Chef relevait littéralement du suicide. Polack leur révéla qu'un accident lui avait fait perdre une grande partie de sa mémoire. Jo, quant à lui, entreprit de narrer leurs péripéties avec une théâtralité excessive, renversant à plusieurs reprises l'eau destinée au nettoyage, massacrant allègrement les mots et ornant son récit d'une multitude de : *Boom ! Splash ! Vgik !* sans la moindre once de gêne.

Trevis et Otelm précisèrent qu'ils étaient, à l'instar de Polack, en troisième année d'études, logeaient dans le même bâtiment et suivaient le programme de formation des officiers de l'armée de l'air. Ils manifestaient sans retenue leur dédain à l'égard de toutes les autres branches militaires. « Ils sont tous juste bons pour entretenir notre matériel et nous passer les munitions ! » ! Évoquant la chambrée où avait atterri Polack, Otelm, le visage déformé par une expression de dégoût, la qualifia sans détour de véritable repaire de vipères :

— Mon pauvre nouvel ami, soupira-t-il, ils t'ont logé avec les Dies. C'est justifié, tu en es un aussi. Fais très attention, ils ne te feront pas de cadeaux.

— Moi non plus je ne suis pas un cadeau, rigola Polack, et puis j'ai Kamelio pour veiller sur moi.

D'ailleurs, ce dernier lui transmettait avec persistance depuis un moment déjà une impression de faim dévorante, accompagnée d'images mentales précises de petits rongeurs parcourant furtivement les recoins obscurs des sous-sols. Ces visions étaient entrecoupées par celle de la silhouette de Kamelio, tapie dans l'ombre, puis bondissant sur l'une de ces créatures malchanceuses avant de la saisir entre ses crocs.

Polack répondit par une douce caresse mentale. Il lui accorda tacitement l'autorisation de partir en chasse, tout en projetant dans leur lien psychique des images : le ciel nocturne parsemé d'étoiles scintillantes, le lit dans la caserne, et surtout, Kamelio lové en boule sur la couverture à ses pieds, se reposant paisiblement après un bon repas. Cette projection mentale contenait une notion temporelle claire - un retour attendu et obligatoire avant l'aube.

Une heure plus tard, Polack et Jo se présentèrent devant Maître Ancelin, qui grommela quelque chose de fort peu flatteur sur les paresseux et les traîne-au-lit. Polack se redressa, sans toutefois se mettre au garde-à-vous réglementaire, incertain du grade de son interlocuteur, et annonça :

— Cadet Runs et Recrue Joseph sont à vos ordres et prêts à se joindre à l'inventaire !

Le Chef Magasinier ricana :

— À mes ordres, dis-tu ? Alors...

Il fit un geste large de la main pour montrer tout l'entrepôt, puis pointa du doigt une des étagères et poursuivit :

— ...Alors, Vous attaquez ici et tirez jusqu'au dîner !

Polack contempla le rayonnage avec mélancolie, songeant que l'armée demeurerait immuable à travers les mondes, tout comme la formule préférée des officiers supérieurs : « le commencement c'est ici, la fin à la gamelle du soir ». .

Fort heureusement, Maître Ancelin manifestait un goût prononcé pour l'organisation. Les marchandises disposées sur les étagères suivaient un classement rigoureux par catégories : la première section regorgeait de bottes en tous genres, de toutes dimensions imaginables, des bottes à perte de vue, s'étendant à l'infini jusqu'aux confins du champ de vision. Cette mer de

chaussures militaires semblait engloutir l'horizon entier, témoignage silencieux de l'uniformité martiale qui transcendait les frontières entre les univers.

Ancelin sortit un gros cahier et un crayon, puis désigna l'escabeau d'un geste et distribua ses directives :

— L'un de vous grimpe dessus et compte les chaussures par taille, l'autre en bas compare avec la quantité notée dans ce registre. Si vous trouvez une différence, échangez vos places et vérifiez à nouveau. Si la différence persiste, prévenez-moi. Mais gardez-vous bien de me déranger pour rien...

— Et vous, qu'allez-vous faire pendant c' temps ? demanda Jo, inconscient du danger que représentait le fait de poser des questions et qui ignorait encore la maxime selon laquelle à l'armée « un ordre est un ordre, et les ordres ne se discutent pas ».

— Recrue Joseph, au boulot ! À la prochaine remarque - dix pompes ! grogna l'interpellé avant de se diriger vers ce qui semblait être une remise.

Il ne réapparut qu'au moment critique, lorsque Polack et Jo de fatigue commencèrent à s'embrouiller dans leurs calculs. L'énième étagère refusait obstinément de se laisser inventorier : ils obtenaient tantôt cinquante paires de brodequins, tantôt cinquante-deux, alors que le registre indiquait clairement quarante-neuf.

— Pause déjeuner, déclara Ancelin avant de déposer de la nourriture sur le comptoir qui lui faisait aussi office de table : du pain, de la viande froide et du fromage en quantité suffisante pour trois personnes. Le tout accompagné d'un pichet rustique dont le contenu restait mystérieux.

Polack, dont c'était le tour de compter, descendit prestement de l'escabeau et, en compagnie de Jo qui sautillait presque d'impatience, se dirigea vers le pique-nique improvisé. Il prit conscience qu'il ressentait une véritable faim. Joseph, qui était manifestement incapable de garder le silence, s'exclama :

— Oh ! Enfin ! Ventorier c'donne faim !

— Inventorier, corrigea automatiquement Ancelin, pas encore accoutumé au vocabulaire spécifique de Joseph. Polack, quant à lui, avait depuis quelque temps renoncé à cette action de rectification improductive et vaine.

La discussion pendant le repas porta sur des choses diverses et anodines quand Jo, selon son habitude mit les pieds dans le plat :

— Et vos blessures ? Jambe en bois ? Bras ? C'sont des brigandins, pas vrai ?

Ancelin se rembrunit, marmonna quelque chose à propos des pompes qui attendaient

impatiemment la recrue Joseph, puis ajouta distinctement :

— Non, pas les brigands. Les soldats de l'Empereur Silente, pendant la dernière guerre du Nord, puis il se tut.

Polack sentit son intérêt s'éveiller, d'une part parce qu'il croyait sincèrement que les seules menaces humaines dans ce monde étaient les bandes de brigands, et d'autre part parce qu'il avait entendu le mot *Nord*, où était censé résider son hypothétique fiancé.

— Nous sommes en guerre ? questionna-t-il.

— Actuellement non, expliqua Ancelin avec une certaine réticence. Vous devriez pourtant être au courant que nous entretenons un conflit territorial très ancien avec l'Empire théocratique de Krainy, qui dégénère régulièrement en affrontements armés. Alors comme ça, on s'endort pendant les cours d'Histoire, Cadet Runs ?

— Il est tombé de cheval et il est anésique ! mit son grain de sel Jo.

— Amnésique, soupira Ancelin, alors, je vais vous expliquer brièvement. L'Empire considère comme sacrés les territoires situés à l'extrême Nord de notre Royaume. Les impériaux affirment que Custenian occupe illégitimement ces contrées.

La légende raconte que le vaisseau des dieux des Cimes se serait posé en ces lieux et y reposerait encore aujourd'hui, bien qu'aucun être vivant actuellement ne l'ait jamais vu de ses propres yeux. Les impériaux nous traitent d'hérétiques et de non-croyants, indignes d'une telle relique sacrée. Sous ce prétexte, ils tentent de s'emparer de vastes portions de notre territoire. Ces dangereux fanatiques se lancent dans la bataille sans craindre pour leur vie, submergeant leurs ennemis dans des marées de sang. Notre seule chance réside dans notre supériorité technologique. Ils ignorent la puissance de la vapeur, qu'ils considèrent comme une invention des ténèbres, et s'obstinent à combattre avec des sabres et des mousquets rudimentaires.

— Alors, Le Barbare du Nord, le dirigeable qui nous a conduits à Gardenia... commença Polack.

— ... Est ainsi nommé en l'honneur d'un combattant célèbre du premier conflit, survenu il y a plusieurs siècles, compléta Maître Ancelin. Presque seul, accompagné uniquement d'une petite unité, il a tenu tête aux envahisseurs pendant plusieurs jours. Sa fureur guerrière était si terrifiante que les soldats de l'empire ont fui précipitamment, le qualifiant de *barbare* ! Barbare du Nord, le nom qu'il avait adopté avec fierté, tel un titre de noblesse, et qu'il a transmis ensuite à ses descendants. Ses héritiers depuis le portent dignement et sont devenus des seigneurs du domaine du Nord et des protecteurs de nos frontières septentrionales.

À ces paroles, Polack ressentit un frisson parcourant son être, de la tête jusqu'à son « cinquième point d'appui ». Il pressentait l'imminence d'une aventure. Une aventure qu'il n'avait ni demandée ni cherchée, mais qui le traquait avec l'acharnement d'un prédateur poursuivant sa proie, prête à le débusquer où qu'il se cachât, que ce soit dans le domaine des Runs ou derrière les austères murailles de l'Académie Militaire.

Ancelin, plongé dans ses souvenirs douloureux, s'assombrit davantage. Il fixait son bras mutilé et remuait les lèvres comme s'il priait ou jurait. Puis, d'un geste de la main balayant l'espace devant lui, il lança :

— Foutez-moi le camp ! Vous êtes plus lents que des tortues ! Je terminerai l'inventaire plus rapidement seul, sans avoir à contempler vos têtes stupides ! Cadet Runs, allez plutôt libérer vos anciens quartiers VIP. Vous ne pensez tout de même pas que c'est moi qui vais plier vos bagages de nobliau ?

— Où... ? commença Polack.

— Ah oui ! Amnésique et compagnie ! Bâtiment Violet, troisième étage, Suite 17.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés